

L'exploration de la société à Paris au XIX^e siècle : des physiologies aux encyclopédies

Genia Katz



Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

Édition électronique

URL : <http://bcrfj.revues.org/7422>

ISSN : 2075-5287

Référence électronique

Genia Katz, « L'exploration de la société à Paris au XIX^e siècle : des physiologies aux encyclopédies », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 26 | 2015, mis en ligne le 27 mars 2016, Consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://bcrfj.revues.org/7422>

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.

© Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

L'exploration de la société à Paris au XIX^e siècle : des physiologies aux encyclopédies

Genia Katz

- 1 Au cours du XIX^e siècle en France, la ville subit une transformation perpétuelle et est perçue comme de plus en plus insaisissable. De nombreux types de discours et d'écrits, scientifiques aussi bien que littéraires, s'emploient à étudier la réalité urbaine. Les romans, les journaux et les enquêtes sociales, essaient tous, précisément, de saisir cette réalité énigmatique¹. Le présent article se propose d'examiner deux types de ces écrits, issus des domaines littéraire et scientifique, afin de comparer les façons dont ils rendent compte de l'univers parisien. On se concentrera plus spécifiquement sur le genre littéraire des physiologies et le genre savant des dictionnaires et des encyclopédies. Les physiologies sont, en quelque sorte, un genre urbain, voire parisien, par excellence. En effet, ce sont essentiellement les Parisiens qui constituent à la fois l'objet de la représentation des physiologies et le public auquel elles sont destinées. *A priori*, ces textes humoristiques, relativement courts (entre une dizaine et une centaine de pages), qui deviennent très à la mode à Paris dans les années 1840, décrivent l'ensemble de la société française contemporaine, découpée en types. Mais *de facto*, malgré le fait que les types viennent de tous les niveaux sociaux (on peut rencontrer ainsi le diplomate ou le Pair de France aussi bien que la femme de chambre ou la portière), ceux qui ne font pas partie de la capitale (comme les types provinciaux ou coloniaux) et du milieu bourgeois, occupent une place minoritaire dans l'espace représentatif, et souvent ne constituent que le calque des types parisiens².
- 2 Les physiologies constituent un objet d'étude particulièrement intéressant pour la recherche sur la grande ville à cause de leur prétention à la scientificité et des nombreux débats que cette prétention a suscité dès leur parution et jusqu'à nos jours. Accompagnées de multiples illustrations, les physiologies se voulaient un miroir fidèle de l'espace urbain. Leurs lecteurs étaient censés reconnaître dans les passants dans la rue ou

les passagers de l'omnibus tel ou tel type dont elles affectaient de décrire toutes les caractéristiques³. La dimension scientifique dont les physiologies se réclament, se manifeste principalement dans plusieurs éléments qu'elles empruntent aux discours savants, tels que la physiologie médicale ou la zoologie, par exemple. Or, ce caractère scientifique et la pertinence de la représentation proposée par les physiologies ont été largement contestés, d'abord par les critiques contemporains et puis par les chercheurs modernes. En 1839, Sainte-Beuve, dans son célèbre article pour la *Revue des Deux Mondes* qualifiait ces écrits de "littérature industrielle", vouée à propager des clichés⁴. De même, au XX^e siècle, Walter Benjamin, qui a qualifié les physiologies et leurs genres connexes de "littérature panoramique"⁵, et à sa suite d'autres chercheurs aussi, y ont vu des ouvrages destinés essentiellement à fournir une image simplifiée et rassurante de la réalité urbaine⁶. Mais plus récemment, cette tendance a graduellement fait place à une attitude plus équilibrée qui voit dans ces ouvrages une source d'information importante sur les réalités sociales et sur la culture urbaine de l'époque⁷. Cette direction de recherche a conduit, entre autres, à envisager les rapports entre l'écriture des physiologies et les entreprises encyclopédiques. Martina Lauster et Valérie Stiénon signalent le rapprochement entre ces deux genres. Ce sont, cependant, des études générales qui tendent à porter un regard global sur le corpus des physiologies et sur sa dimension encyclopédique sans analyser les différences liées aux transferts d'un ouvrage à l'autre⁸. Le but du présent article consiste à montrer qu'il s'agit, en fait, d'un domaine de recherche méritant un examen plus approfondi, vu les frappantes similitudes entre plusieurs textes physiologiques et encyclopédiques décrivant l'univers parisien au XIX^e siècle.

- 3 À cet égard, l'exemple des *Français peints par eux-mêmes* est particulièrement révélateur. C'est un recueil de physiologies qui comporte neuf volumes, traitant de types parisiens et provinciaux. Il s'agit d'un ouvrage collectif, rédigé par de nombreux écrivains et journalistes, et publié par l'éditeur Léon Curmer entre 1840 et 1842. Ce recueil est intéressant à bien des égards, mais notamment à cause de son sous-titre qui apparaît dès le quatrième volume, et le qualifie d'"Encyclopédie morale du dix-neuvième siècle". L'usage du terme "encyclopédie" est particulièrement surprenant dans une œuvre littéraire, qui, de plus, appartient à un genre déprécié relevant de la "littérature industrielle". Or cette dénomination n'est sans doute pas entièrement déplacée. L'un des faits qui en témoignent est que les écrivains et les journalistes mis à part, l'éditeur Léon Curmer fait appel également à des savants pour traiter du sujet de leur spécialité. Ainsi Moreau-Christophe, ancien inspecteur général des prisons rédige un texte sur les détenus et Alfred Legoyt, sous-chef du bureau de la Statistique au ministère de l'Intérieur est l'auteur d'un article sur la population de la France. Ces textes comportent plusieurs éléments savants, comme des données statistiques, par exemple, et font office d'introduction pour le quatrième et le cinquième volumes des *Français peints*. Les articles des spécialistes apportent des modifications dans le genre des physiologies. Ainsi, tandis qu'une physiologie typique est un texte généralement court, humoristique et léger, les articles d'Alfred Legoyt et de Moreau-Christophe sont plus longs (quatre-vingt et cent pages), plus sérieux et plus objectifs. Mais si la dimension scientifique infléchit les œuvres littéraires, ces œuvres à leur tour, s'invitent dans quelques ouvrages savants. La présente étude vise à montrer comment le contenu et le style des textes littéraires sur les types urbains, rédigés pour les *Français peints* par des écrivains et des journalistes, se trouvent réappropriés et retravaillés par des encyclopédies et des dictionnaires "sérieux", dans un jeu d'échanges au gré duquel se constitue un savoir sur la métropole moderne.

L'écriture des physiologies : le cas des *Français peints par eux-mêmes*

- 4 Les *Français peints* décrivent des types parisiens et provinciaux. Or, comme c'est souvent le cas concernant les physiologies, la prédominance de Paris y est écrasante. Cinq des neuf volumes du recueil, sont consacrés aux types parisiens et trois seulement aux types provinciaux. Et encore, comme dans la plupart des physiologies, de nombreux types provinciaux des *Français peints* ne constituent qu'une imitation servile des types parisiens. On a ainsi la femme de province, le médecin de village, le directeur d'un théâtre de province, etc. Certains types éminemment parisiens ont été créés par des écrivains et ont été propagés au XIX^e siècle par les œuvres littéraires, notamment à travers la littérature panoramique en général et les *Français peints* en particulier. Il est intéressant de voir comment ces types, comme le flâneur, la grisette, la lorette, etc., immigrent dans les dictionnaires et les encyclopédies sérieuses. On constate ainsi que ces types, silhouettes littéraires à l'origine, se transforment parfois en actants sociaux qui sont censés exister réellement ! Pour montrer le fonctionnement de ce processus, je me concentrerai sur l'exemple du type de l'épicier.
- 5 L'épicier est une figure particulièrement intéressante parce qu'il constitue une profession réelle et qu'il possède également une dimension symbolique qui l'apparente aux types sociaux qui ont été construits par des écrivains, comme le flâneur ou la grisette. À partir du XIX^e siècle, l'épicier devient le symbole de l'esprit bourgeois, dans le sens négatif du mercantilisme, de l'étroitesse des vues et de l'opposition à l'esprit artistique. Dans un premier temps, il s'agira d'examiner comment les *Français peints par eux-mêmes* mettent en scène cette dimension figurée, et la retravaillent à leur façon. De sorte que la figure de l'épicier n'est plus réduite à l'aspect négatif et caricaturé du bourgeois, mais devient un symbole plus complexe et plus nuancé du citoyen moderne. Dans un deuxième temps on verra ce qui l'en est dans les encyclopédies et les dictionnaires sérieux.
- 6 L'article sur l'épicier dans les *Français peints par eux-mêmes* est rédigé par Balzac et a droit à une place privilégiée dans cet ouvrage. C'est le texte qui ouvre le premier volume du recueil, juste après l'introduction. L'article ne s'y trouve pas par hasard, car comme Balzac tient à le préciser au début du texte, l'épicier est une figure importante de la modernité :
- « À mes yeux, l'épicier, dont l'omnipotence ne date que d'un siècle, est une des plus belles expressions de la société moderne. N'est-il donc pas un être aussi sublime de résignation que remarquable par son utilité ; une source constante de douceur, de lumière, de denrées bienfaisantes ? Enfin n'est-il plus le ministre de l'Afrique, le chargé d'affaires des Indes et de l'Amérique ? Certes, l'épicier est tout cela ; mais, ce qui met le comble à ses perfections, il est tout cela sans s'en douter. L'obélisque sait-il qu'il est un monument ? »⁹
- 7 D'après Balzac, cette dimension symbolique n'est pas le fruit de sa propre invention. Elle se manifeste dans l'imaginaire social et par là même, elle acquiert en quelque sorte une existence réelle :
- « Du haut de leur fausse grandeur, de leur implacable intelligence ou de leurs barbes artistement taillées, quelques gens ont osé dire *Raca* ! à l'épicier. Ils ont fait de son nom un mot, une opinion, une chose, un système, une figure européenne et encyclopédique comme sa boutique. On crie : Vous êtes des épiciers ! pour dire une infinité d'injures. » (*Ibid.*, p. 2)

- 8 Il y a donc une image préconstruite de l'épicier. Outre sa fonction professionnelle, l'épicier incarne désormais également le bourgeois ; il symbolise tout ce qui s'oppose au monde artistique : bref, il constitue le « type de la bêtise », comme Balzac le dit un peu plus loin dans le même article (*Ibid.*, p. 4). Mais Balzac ne se borne pas à reproduire cette image préconstruite. Il la retravaille. Il semble au début vouloir réhabiliter l'épicier en dénonçant toutes les accusations qui lui sont adressées :

« Il est temps d'en finir avec ces Dioclétiens de l'épicerie. Que blâme-t-on chez l'épicier ? Est-ce son pantalon plus ou moins brun rouge, verdâtre ou chocolat ? Ses bas bleus dans des chaussons, sa casquette de fausse loutre garnie d'un galon d'argent verdi ou d'or noirci, son tablier à pointe triangulaire arrivant au diaphragme ? Mais pouvez-vous punir en lui, vile société sans aristocratie et qui travaille comme des fourmis, l'estimable symbole du travail ? » (*Ibid.*, p. 2)

- 9 Certes, le ton dans ce passage est très humoristique et un peu moqueur envers l'épicier, mais le message de Balzac est finalement très sérieux. L'épicier, ou le bourgeois qu'il représente, n'est pas uniquement celui qui ne comprend rien aux beautés et aux subtilités de l'art : il est tout d'abord celui qui travaille. Et cela contrairement à la Bohème, qui à part la création artistique, tend à passer une grande partie de son temps dans les divertissements et dans l'oisiveté. Balzac adresse encore un clin d'œil à la Bohème artistique en suggérant que si l'épicier est tellement ignorant dans le domaine de l'art, il reste alors à se demander qui achète les productions des artistes :

« Serait-ce qu'un épicier est censé ne pas penser le moins du monde, ignorer les arts, la littérature et la politique ? Et qui donc a engouffré les éditions de Voltaire et de Rousseau ? [...] Qui hésite à se moucher au Théâtre-Français quand on chante Chatterton ? Qui lit Paul de Kock ? Qui court voir et admirer le Musée de Versailles ? [...] L'épicier, l'épicier, toujours l'épicier ! » (*Ibid.*, p. 2)

- 10 Il y a donc ici, sans doute, une sorte de réhabilitation de l'épicier. Mais Balzac présente en fait une image plus nuancée et plus complexe de cette figure. En effet, le ton légèrement moqueur devient plus critique envers l'épicier :

« Si nous ne sommes pas devenus sauvages, espagnols ou saint-simoniens, rendez-en grâce à la grande armée des épiciers. Elle a tout maintenu. Peut-être maintiendra-t-elle l'un comme l'autre, la république comme l'empire, la légitimité comme la nouvelle dynastie ; mais certes elle maintiendra. Maintenir est sa devise. Si elle ne maintenait pas un ordre social quelconque, à qui vendrait-elle ? » (*Ibid.*, p. 2)

- 11 On voit dans cet extrait une critique envers l'épicier, qui n'a pas de convictions politiques et subit toujours servilement l'ordre établi. Un autre reproche que Balzac adresse à l'épicier est son attachement aux reliques des saints « politiques » :

« Ne l'admirez-vous pas dans sa foi pour les niaiseries consacrées ? Empêchez-le [...] de demander la translation des cendres de Napoléon, d'habiller son enfant en lancier polonais, ou en artilleur de la garde nationale, selon la circonstance. Tu l'essaierais en vain, fanfaron Journalisme, toi qui, le premier, inclines plume et presse à son aspect, lui souris et lui tends incessamment la chatière de ton abonnement ! » (*Ibid.*, p. 2)

- 12 Mais encore une fois, la critique adressée à l'épicier est nuancée, par un tour d'autoréflexion et d'autodérision en quelque sorte. Car tous ces intellectuels, apparemment engagés politiquement, qui sont représentés ici par le corps du journalisme, ne vont finalement que chercher l'abonnement de l'épicier. Si bien qu'au bout du compte tout le monde cherche à vendre quelque chose.

- 13 À ce titre, il n'est pas inutile de rappeler qui était le public des physiologies. Dans une grande partie des textes, les différents types sont décrits essentiellement du point de vue bourgeois ou petit-bourgeois et à travers un prisme parisiano-centriste. Ce fait a amené plusieurs chercheurs à conclure que même lorsque les physiologies décrivent apparemment l'Autre, comme les types provinciaux ou les classes ouvrières, elles ne font que présenter « dans différentes versions la récurrence du Même »¹⁰. En outre, d'après ces chercheurs, la représentation du monde bourgeois n'est pas pertinente non plus. Comme le remarque Richard Sieburth, « tout en répondant au désir du public de se voir dominer l'espace de la représentation, les *physiologies* flattent son illusion qu'il ne ressemble en aucune façon à l'image caricaturale réfléchie dans le miroir. »¹¹ Si l'on revient au texte de Balzac, on peut voir qu'il ne correspond pas à la lecture des physiologies proposée par Sieburth. Dans son article, Balzac implique, au contraire, que l'image de l'épicier qu'il esquisse concerne ses lecteurs, car l'épicier devient l'incarnation de tout citadin contemporain.
- 14 Nous pouvons voir maintenant comment les encyclopédies et les dictionnaires "sérieux" représentent le type de l'épicier et si l'on peut y trouver trace de la nouvelle dimension symbolique qui fait de l'épicier la figure du citadin moderne.

Les ouvrages encyclopédiques "sérieux" : l'exemple du *Grand Dictionnaire Universel* de Pierre Larousse

- 15 Il a été mentionné plus haut que la dimension symbolique selon laquelle l'épicier représente les aspects négatifs du bourgeois date du XIX^e siècle. En témoigne le fait que dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, l'auteur parle extensivement des règlements du commerce sans aucune mention du caractère symbolique de l'épicier. L'entrée est courte et tout à fait objective :
- « Pour être apothicaire il faut avoir fait quatre ans d'apprentissage, & avoir six ans de service chez les maîtres ; il n'y a qu'eux qui soient obligés au chef-d'œuvre. Les épiciers aspirants doivent avoir fait trois ans de compagnonnage, & six de services. »¹²
- 16 Par contre, les ouvrages encyclopédiques du XIX^e siècle se réfèrent au sens métaphorique du terme "épicier". Pour n'en donner qu'un exemple, prenons l'*Encyclopédie des gens du monde*, publiée entre 1833 et 1844 :
- « L'épicier de nos jours est bien déchu du rang qu'il occupait jadis : à tort ou à raison, son nom est devenu en français, entre les mains de l'ironie, un symbole de ridicule, une formule d'accusation contre tout ce qui porte l'empreinte du mercantilisme égoïste et étroit. »¹³
- 17 L'auteur renvoie ici à la signification symbolique du terme "épicier" sans jugement de valeur, en constatant simplement un fait. Mais d'autres ouvrages encyclopédiques ne se limitent pas à signaler cette dimension figurée. De façon similaire à l'article de Balzac dans les *Français peints*, plusieurs encyclopédies et dictionnaires du XIX^e siècle considèrent le sens métaphorique du terme "épicier" comme sujet à débat, et le redéfinissent de leur propre manière ! L'exemple le plus savoureux de cette pratique est fourni par le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse, publié entre 1866 et 1876¹⁴. Bien qu'il s'agisse d'un ouvrage engagé, marqué profondément par les vues personnelles de son éditeur, le *Grand Dictionnaire Universel* constitue un cas de figure représentatif vu son

succès considérable, qui a conduit à le considérer comme l'une « des matrices de la vulgarisation républicaine à la fin du siècle »¹⁵.

- 18 L'auteur (anonyme) de l'entrée "épicier, ière" dans le *Grand dictionnaire universel*, montre le moment où le terme "épicier" a cessé de signifier uniquement une profession et est devenu aussi l'incarnation de l'esprit bourgeois :

« Tels étaient, avant 1789, les *épiciers*, dont les statuts avaient été confirmés par lettres patentes de plusieurs rois de France [...]. Jusqu'ici, on le voit, rien qui puisse le moins du monde prêter au ridicule ; rien de ces exagérations, singularités, manies, reprochées à certains états, et que le monde appelle injustement défauts *caractéristiques*, mais que l'on serait peut-être plus fondé à appeler *qualités professionnelles* ; du moins l'histoire n'en fait pas mention. Il est cependant certain que ces qualités inhérentes existaient et que tout bon *épicier* devait être, à peu de chose près, ce qu'il est encore de notre temps ; mais on le laissait tranquillement faire son commerce, quand, aux derniers jours de la Restauration, survinrent quelques polissons qui, pour tuer le temps, se mirent à l'apostropher, à l'accabler de railleries. »¹⁶

- 19 Comme Balzac, l'auteur de cette entrée défend l'épicier contre ses détracteurs :

« Que lui reprochait-on, à cet *épicier* ? On lui reprochait sa minutie, son peu d'intelligence : sa minutie, parce qu'il était consciencieux ; son peu d'intelligence, parce qu'il était modeste et que son horizon se bornait à rester un commerçant honorable et honoré. Le premier rapin qui le vit demeurer, en plein romantisme, fidèle à la cassonade et à la casquette de loutre [...] alla, *s'esclaffant* de rire, conter la chose aux camarades. Par Saint Jacques de Compostelle ! Il y avait là, de par les ruelles et carrefours, un pleutre, un vilain qui moulaît du poivre, pesait de la mélasse, pendant qu'escholiers et truands ferraillaient à *Hernani* ! [...] C'en était fait pour une trentaine d'années au moins de l'antique tranquillité de ce paisible industriel : son martyr allait commencer. » (*Ibid.*, p. 697)

- 20 Si le ton de Balzac est essentiellement comique, la défense de l'épicier que l'auteur fait dans le *Grand dictionnaire* est plutôt sérieuse. En outre, tandis que Balzac critique l'absence des convictions politiques chez l'épicier, l'auteur de l'entrée du *Grand dictionnaire*, au contraire, souligne avec pathos son engagement politique :

« Mais après 1830, l'*épicier* se mêle de politique [...] Certes, il y a encore plus de mouvements vulgaires que d'idées élevées dans son cœur de marchand ; mais le murmure public ne lui échappe pas [...] ; les prétentions du clergé, les ridicules de l'ancien régime, les hontes et les sottises de la cour [...] ; il se fait raisonneur et critique, [...] ; il a ses vues, son programme est fait, et lorsque Fieschi a besoin d'un complice, c'est un *épicier*, c'est Pépin, du faubourg Saint-Antoine, qui se présente. [...] Tous les *épiciers* ne sont pas, tant s'en faut, des Pépin, mais combien s'élancent aux banquets réformistes, combien combattent sur les barricades de Février ! Au lugubre coup d'Etat de décembre, combien sauvèrent des malheureux en leur donnant asile ! [...] Il n'en faut pas davantage pour réhabiliter l'*épicier*, si toutefois l'*épicier* a besoin d'être réhabilité. » (*Ibid.*, p. 697)

- 21 Enfin, le thème du travail est présent dans le dictionnaire de Larousse comme dans les *Français peints*. On a vu que Balzac fait allusion à ce thème, et implique que la société aurait tort de condamner cet aspect que l'épicier représente. L'auteur dans le *Grand dictionnaire* développe ce point :

« [...] nous ne voyons rien d'extraordinaire et d'impossible à ce qu'un *épicier* se retire, après dix années d'un travail soutenu, possesseur de quelques mille livres de rentes. Oui, cette manie que nous avons de ridiculiser le fruit du travail est une fâcheuse habitude du caractère français ; cette habitude s'accorde mal avec les principes de l'égalité démocratique qui sont la base de notre société.

Le succès est dévolu au travail, et c'est le travail seul qui est la source légitime de la

considération et de la richesse. [...] Nous voudrions que la France, suivant les tendances vers l'égalité que préconisent ses philosophes et ses écrivains, devînt un pays où toutes les professions honnêtes fussent considérées dans la pratique, et non seulement dans la théorie sociale. Nous voudrions que le respect de ces professions, en d'autres termes, le respect du travail, devînt pour nous le fondement de la liberté civile et politique, quelle que soit la fonction de l'homme dans le travail terrestre qu'on appelle la vie. » (*Ibid.*, p. 698)

- 22 Les détails de la représentation de l'épicier diffèrent de Balzac à Larousse, mais le nouveau sens symbolique attribué à cette figure, demeure le même. À travers le thème du travail, Larousse, comme Balzac, soutient que loin de représenter l'Autre, l'épicier est en fait tout un chacun. Balzac suggère que l'épicier incarne l'esprit de ce siècle et Larousse renchérit sur ce thème : l'épicier devient le symbole du travail, de valeurs essentielles à la démocratie et à la liberté.
- 23 Il est important de noter que le cas de figure de l'épicier n'est pas isolé. On pourrait faire des observations similaires à partir d'autres entrées également, comme, par exemple, le flâneur ou la grisette. Ce sont des personnages fictifs, inventés par les écrivains, mais curieusement, le *Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse les traite de la même manière dont ils sont traités dans les *Français peints par eux-mêmes*, à savoir, comme s'il s'agissait d'un type réel tel que l'avocat ou le médecin. En effet, plusieurs traits que les *Français peints par eux-mêmes* attribuent à ces deux figures sont repris par Larousse dans son dictionnaire, tantôt tels quels, tantôt avec des modifications d'après sa vision personnelle. Ainsi, les auteurs des entrées sur le flâneur dans les deux ouvrages s'accordent à dire qu'il s'agit d'un type exclusivement urbain, voire parisien¹⁷. De façon similaire, les deux sources évoquent l'état de désœuvrement nécessaire à l'existence du flâneur. Or, tandis que l'auteur dans les *Français peints* valorise le capital intellectuel que le flâneur acquiert pendant ses promenades, et de ce point de vue ne considère pas son occupation comme un gaspillage futile de temps, l'auteur dans le dictionnaire de Larousse met l'accent sur la paresse et l'inutilité de ce type¹⁸. Cela dit, Larousse fait une exception dans ce jugement en ce qui concerne les artistes, et sur ce point il s'approche, encore une fois, de l'auteur dans les *Français peints*, selon lequel la flânerie est une qualité inaliénable et nécessaire à un vrai homme de lettres¹⁹.
- 24 La grisette est un cas de figure même plus étonnant pour le lecteur moderne. Dans l'imaginaire littéraire ce terme désigne une fille (toujours nécessairement parisienne) pauvre et travailleuse, qui devient la maîtresse des jeunes artistes, des étudiants²⁰. Si dans le *Grand Dictionnaire* le flâneur est présenté sans réserve comme un être réel, l'existence (passée et présente) de la grisette, d'autre part, est remise en cause²¹. La question ainsi soulevée ne fait qu'éloigner davantage le dictionnaire de Larousse des dictionnaires et des encyclopédies modernes car on pourrait demander au même titre si Lovelace avait effectivement existé. En outre, il est fascinant de suivre les avis opposés des auteurs dans les *Français peints* et dans le *Grand Dictionnaire*, concernant le portrait moral de la grisette. Dans le premier ouvrage la grisette figure comme la victime d'un amant égoïste, qui finalement l'abandonne en faveur d'un riche mariage. Selon la deuxième source, par contre, le dévouement et l'amour de la grisette sont passagers, quoiqu'elle demeure un être désintéressé et au cœur généreux²².

Conclusion

- 25 Pour conclure, il nous faut revenir à la question de la valeur et de la pertinence des représentations que les physiologies proposent de la société française contemporaine et plus particulièrement de la société parisienne. Certes, nombre de ces textes, comme le soutiennent Walter Benjamin et à sa suite Richard Sieburth ou Ruth Amossy, présentent essentiellement des stéréotypes. Et il semble que leur but consisterait plutôt à rassurer le citadin que de lui montrer la face réelle et souvent inquiétante de la ville moderne. Or, j'espère avoir démontré qu'au sein de la littérature panoramique il y a également un autre type de textes. Des textes qui présentent une image moins stéréotypée et plus complexe de la réalité urbaine. Dans l'article sur "L'épicier" paru dans les *Français peints par eux-mêmes*, Balzac décrit et construit en quelque sorte un type social. Il part de l'image stéréotypée de l'épicier, symbole du mercantilisme, de l'étroitesse des vues et de la bêtise, et remet cette image en question. D'une figure stéréotypée, représentant le bourgeois mais jamais le lecteur des physiologies, l'épicier devient l'incarnation du citadin moderne et de là aussi du lecteur. Mais il importe également de remarquer que cette construction littéraire de Balzac acquiert le statut d'un savoir scientifique et accrédité, dès qu'elle pénètre un dictionnaire sérieux comme celui de Pierre Larousse. Lorsque l'auteur de l'entrée dans le *Grand dictionnaire universel* reprend tous les aspects liés à la figure de l'épicier, dont parle Balzac, il confirme par là même que l'image proposée par Balzac est ancrée dans la réalité, qu'elle fait partie de l'imaginaire social de l'époque. En outre, l'auteur de l'entrée dictionnaire, de façon similaire à Balzac, ne s'arrête pas à la description du type. Il le construit également, à sa manière. Parfois il reprend les points de Balzac et les développe davantage, comme le thème du travail ou la fausse opposition entre l'épicier-le bourgeois et la bohème artistique. Parfois, il n'est pas d'accord avec Balzac, et présente sa propre vision ou plutôt sa propre construction du type, comme en ce qui concerne l'aspect politique. Mais finalement, comme chez Balzac, chez Larousse l'épicier est assimilé aussi à tout un chacun dans la société moderne.
- 26 Le flâneur et la grisette occupent une place centrale dans l'imaginaire littéraire du XIX^e siècle et ont attiré une attention considérable de la part de la critique²³. Le présent article n'aspire aucunement à une étude exhaustive de ces types et ne vise qu'à montrer quelques cas de figure où s'opèrent des interférences entre les physiologies et les encyclopédies²⁴. On pourrait avancer l'hypothèse que dans les *Français peints* aussi bien que dans le *Grand Dictionnaire Universel* de Larousse, il s'agit non seulement de diffusion des connaissances mais également de leur production. Il faudrait examiner encore d'autres cas de figure afin de vérifier cette hypothèse. Mais s'ils témoignaient des mêmes procédés mis en œuvre dans les exemples de l'épicier, du flâneur et de la grisette, on serait invité à reconsidérer le rôle attribué aux physiologies et à la littérature en général, dans la construction du savoir. Un savoir, qui se formerait par l'intermédiaire des encyclopédies et dont Paris constituerait le terrain de prédilection.

NOTES

1. Voir l'article de Judith LYON-CAEN, « Saisir, décrire, déchiffrer : les mises en texte du social sous la monarchie de Juillet », *Revue historique*, 2004/2, n° 630, p. 303-331.
2. Voir à ce sujet l'article de Richard SIEBURTH, « Une idéologie du lisible : le phénomène des 'Physiologies' », *Romantisme : Revue du dix-neuvième siècle*, 15, 1985, n° 47, p. 39-60, notamment p. 47-48.
3. « Ces anthologies illustrées des sites et mœurs urbains répondaient au désir du public de voir son espace social comme une scène ou une galerie dont l'intelligibilité était garantie à la fois par sa visibilité en tant qu'image et sa lisibilité en tant que texte. » *Ibid.*, p. 41.
4. Charles-Augustin SAINTE-BEUVE, « De la littérature industrielle », *Revue des Deux Mondes*, 19, 1839, p. 675-691.
5. Walter BENJAMIN, *Charles Baudelaire: A Lyric Poet in the Era of High Capitalism*, trans. Harry Zohn, London, New York, Verso, 1997.
6. Sieburth, *ibid.* Ruth AMOSSY, *Les idées reçues : sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991.
7. Voir notamment le travail pionnier de Nathalie PREISS, *Les Physiologies en France au XIX^e siècle. Étude historique, littéraire et stylistique*, Mont-de-Marsan, Editions InterUniversitaires, 1999.
8. Martina LAUSTER, *Sketches of the Nineteenth Century. European Journalism and its Physiologies, 1830-50*, Houndmills Basingstoke Hampshire and New York, Palgrave Macmillan, 2007. Valérie STIÉNON, *La Littérature des Physiologies. Sociopoétique d'un genre panoramique (1830-1845)*, Paris, Classiques Garnier, 2012.
9. Honoré de Balzac, « L'épicier », dans *Les Français peints par eux-mêmes : encyclopédie morale du dix-neuvième siècle*, Paris, L. Curmer, 9 volumes, 1840-1842, vol. 1 sur Paris, 1840, p. 1. Toutes les références à "L'épicier" de Balzac renvoient à cette édition et seront désormais indiquées entre parenthèses dans le corps du texte.
10. Sieburth, *ibid.*, p. 48.
11. *Ibid.*, p. 58-59.
12. Entrée "Épicier" dans *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres. Mis en ordre et publié par M. DIDEROT, de l'Académie Royale des Sciences et des Belles-Lettres de Prusse; et quant à la Partie Mathématique, par M. D'ALEMBERT, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse et de la Société Royale de Londres*, Paris, chez Briasson, David l'aîné, Le Breton, Durand, 1751-1765, vol. V, p. 779.
13. E. P-C-T., "Épicerie, Épicier" dans *Encyclopédie des gens du monde, répertoire universel des sciences, des lettres et des arts; avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages célèbres, morts et vivans; par une société de savans, de littérateurs et d'artistes, français et étrangers*, 22 tomes, 1833-1844, Paris, Librairie de Treuttel et Würtz, tome IX, seconde partie, lettres EMA- ESD, 1837, p. 627.
14. On trouve un autre exemple de ce phénomène dans l'entrée du *Dictionnaire de la conversation*, où l'auteur exprime un jugement de valeur sur la profession de l'épicier : « Cette carrière est vaste et belle, et c'est sur cette ligne d'affaires incontestablement que se trouve le chemin des fortunes les plus belles comme les plus légitimement acquises. On ne sait donc comment le caricaturiste Charlet a imaginé son jeune France, son barbe moyen âge, se frappant le front en s'écriant : Être né pour être homme et devenir épicier ! » (p. 668). Père Pelouze, "Épicerie, Épicier" dans *Dictionnaire de la conversation et de la lecture. Inventaire raisonné des notions générales les*

plus indispensables à tous par une société de savants et de gens de lettres, sous la direction de M. W. DUCKETT, seconde édition, 16 volumes, Paris, MICHEL LÉVY FRÈRES LIBRAIRES, tome VIII, lettres DOV-ESP, 1860, p. 668.

15. Pascal ORY, « Le *Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse. Alphabet de la République », dans *Les lieux de Mémoire* sous la direction de Pierre Nora, tome I, *La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. 229-246, p. 232 pour la citation.

16. Entrée “épicier, ière” dans *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle : français, historique, mythologique, bibliographique, littéraire, artistique, scientifique, etc.*, Paris, Administration du Grand Dictionnaire Universel, 15 volumes, 1866-1876, et 2 volumes de suppléments, 1877 et 1890, tome VII, 1870, p. 697. Toutes les références au dictionnaire de Larousse renvoient à cette édition et seront désormais indiquées entre parenthèses dans le corps du texte.

17. « Nous n’admettons pas même l’existence du flâneur autre part qu’à Paris. » : Auguste de Lacroix, “Le flâneur”, dans les *Français peints par eux-mêmes*, op. cit., vol. III sur Paris, 1840, p. 66. « [...] ce n’est pas partout qu’on peut être flâneur. En province la flânerie s’éteint bientôt faute d’aliments [...]. Ce n’est guère qu’à Paris qu’on trouve de vrais flâneurs. » : entrée “Flâneur, euse” dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, op. cit., vol. VIII, 1872, p. 436.

18. « Pour ceux qui font consister la paresse dans l’absence de toute occupation suivie, de tout travail régulier et d’une utilité immédiate, assurément le flâneur est éminemment paresseux. Il faut remarquer néanmoins que l’homme le plus occupé n’est pas l’homme le plus affairé, et que le travail n’est pas toujours une chose appréciable à l’œil. Le flâneur, il est vrai, produit peu, mais il amasse beaucoup. Laissez venir pour lui l’âge des souvenirs et de la méditation, cette période de la vie qui est comme le moment de la digestion des idées acquises, où tout se classe et s’ordonne dans le cerveau de l’homme à la faveur du calme profond de l’imagination et des sens ; laissez sonner pour lui l’heure de la retraite, c’est-à-dire des rhumatismes, de l’ophtalmie et de la surdité, et vous verrez se résumer alors, sous la forme de romans de mœurs ou d’œuvres philosophiques, les études profondes de cette vie en apparence si inoccupée et si futile. » : de Lacroix, “Le flâneur”, dans les *Français peints par eux-mêmes*, *ibid.*, p. 68. « Le flâneur est une variété du paresseux ; à ce titre, les lecteurs du *Grand Dictionnaire* n’ont pas besoin que nous leur exposions la répugnance que nous inspire ce type inutile qui encombre les rues des grandes villes et y gêne la circulation. » : entrée “Flâneur, euse” dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, *ibid.*

19. « Mais c’est surtout la littérature qui possède l’élite de la flânerie. Les noms ici se pressent sous ma plume. La flânerie est le caractère distinctif du véritable homme de lettres. Le talent n’existe, dans l’espèce, que comme conséquence ; l’instinct de la flânerie est la cause première. » : de Lacroix, “Le flâneur”, dans les *Français peints par eux-mêmes*, *ibid.*, p. 69. « Toutefois, il y a dans la paresse du flâneur un côté original, artistique. [...] La plupart des hommes de génie ont été de grands flâneurs ; mais des flâneurs laborieux et féconds. » : entrée “Flâneur, euse” dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, *ibid.*

20. « De tous les produits parisiens, le produit le plus parisien sans contredit, c’est la grisette. Voyagez tant que vous voudrez dans les pays lointains, [...] nulle part [...] vous ne rencontrerez ce quelque chose si jeune, si gai, si frais, si fluët, si fin, si leste, si content de peu, qu’on appelle la grisette. [...] qui dit une grisette dit en même temps un petit être charmant et content de peu qui produit et qui travaille [...]. » : Jules Janin, “La grisette”, dans les *Français peints par eux-mêmes*, op. cit., vol. I sur Paris, 1840, p. 9-10.

21. « Et d’abord la grisette a-t-elle réellement existé ? “Faudrait voir !” comme disent les gens distingués. » : entrée “Étudiant” dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, op. cit., vol. VII, 1870, p. 1088.

22. « La grisette est [...] l’amour souriant et désintéressé des poètes sans maîtresses, des orateurs en herbe, des généraux sans épée [...]; tout jeune homme qui vit à Paris d’une maigre pension

paternelle et d'espérance est de droit le vainqueur et le tyran de ces jolies petites marquises de la rue Vivienne. [...]. Ainsi se passe cette dernière jeunesse du jeune homme ; il marche ainsi appuyé sur cette blanche épaule jusqu'à ce qu'il arrive à être quelque chose, médecin, avocat, sous-lieutenant. Alors l'ambition le gagne, l'amour s'en va, il dit adieu à la folle et douce maîtresse de ses beaux jours ; l'ingrat qu'il est, il l'abandonne à cette misère si facile à porter quand on est deux, il change ce cœur aimant contre quelques arpents de vigne, ou les quelques sacs d'écus dont se compose une dot de province [...]. » : Jules Janin, "La grisette", dans les *Français peints par eux-mêmes*, *ibid.*, p. 12-13. « *La grisette a-t-elle été fidèle ?* Il y a longtemps que les poètes, ces mauvaises langues, ont dit que non, mais sans colère. [...] Il y a deux siècles que le bon La Fontaine disait déjà : "Facile à prendre, impossible à garder !", telle pourrait être la devise de la grisette, singulier mélange des qualités les plus opposées. "L'homme n'est pas né parfait", disait un gendarme ; la grisette non plus n'est pas née parfaite. Bonne, gentille, amusante et dévouée, les bonnes qualités l'emportent néanmoins sur tout le reste. » : entrée "Étudiant" dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, *ibid.*

23. Pour la grisette voir notamment Ruth AMOSSY, *Les idées reçues*, *op. cit.*, p. 57-75. Pour le flâneur, voir le recueil des articles édité par Keith TESTER, *The Flâneur*, London, New York, Routledge, 1994, et le travail de Catherine NESCI, *Le Flâneur et les flâneuses. Les femmes et la ville à l'époque romantique*, Grenoble, ELLUG/ Université Stendhal, 2007.

24. Dans son analyse des notions de type et de stéréotype, Ruth Amossy a comparé les façons dont la grisette est représentée dans les physiologies et dans deux ouvrages sérieux : *Les Filles publiques et la police qui les régît*, par F. F. A. Béraud et l'encyclopédie de Berthelot, *Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts*. Le but d'Amossy consistait à démontrer que ces ouvrages sérieux reproduisent les stéréotypes sur la grisette que les physiologies font circuler. Par là même, ces ouvrages témoignent, d'après Amossy, de la sacralité du concept du type et de l'incapacité de concevoir le concept de stéréotype à cette époque. Ma perspective était plutôt d'illustrer, à travers le cas du *Grand Dictionnaire Universel* de Pierre Larousse, comment un dictionnaire savant ne copie pas simplement les représentations des types dans les physiologies, mais y introduit des changements, en participant ainsi dans la construction de ces types, réels autant que fictifs.

RÉSUMÉS

Le présent article examine la façon dont le genre littéraire des physiologies et les genres savants du dictionnaire et de l'encyclopédie étudient la société urbaine à Paris au XIX^e siècle. Subissant une transformation perpétuelle, la ville est perçue dans l'imaginaire de l'époque comme de plus en plus insaisissable. Pour répondre au besoin croissant du citadin de pénétrer les mystères de l'espace urbain, des textes humoristiques illustrés surgissent à Paris dans les années 1840, qui jouissent d'un succès considérable et reçoivent le nom générique de physiologies. Ces textes esquissent toute une gamme de types qu'on peut rencontrer dans la ville (du diplomate jusqu'au conducteur de diligence), en empruntant plusieurs éléments aux discours savants (tels que la physiologie médicale ou la zoologie). La prétention des physiologies à fournir une description fidèle et "scientifique" de la société urbaine a été contestée autant par les critiques contemporains que par les chercheurs modernes. Plus récemment, cependant, cette tendance a graduellement fait place à une attitude plus équilibrée qui voit dans ces ouvrages une source

d'information importante sur les réalités urbaines à cette période. S'inscrivant dans cette lignée, le présent article explore les rapports entre les physiologies d'une part et des encyclopédies et dictionnaires contemporains sérieux de l'autre, en examinant la nature du savoir sur la ville et sur ses habitants que ces genres mettent en scène, ainsi que les manières dont ils le font. Le but de l'article consiste à démontrer qu'il s'opère là un véritable transfert de connaissances, révélateur d'un axe important et riche de conséquences du circuit de production et de diffusion d'un savoir pré-sociologique sur l'espace urbain dans la France du XIX^e siècle.

The following article examines the way in which the literary genre of physiologies and the scholarly genres of dictionaries and encyclopedias study the urban society of Paris in the 19th century. Undergoing a perpetual transformation, the city is perceived in the cultural imagination of this epoch as more and more difficult to decipher. In order to respond to the growing need of the city dweller to penetrate the mysteries of the urban space, during the 1840s a new kind of humorous illustrated texts, floods the Parisian market. Highly successful, these texts, under the generic title of physiologies, sketch a variety of types which can be encountered in the city (from the diplomat to the diligence conductor), by borrowing several elements from scholarly discourses (such as medical physiology or zoology). The physiologies' pretention to provide a faithful and "scientific" description of the urban society was contested by contemporary critics, as well as by modern scholars. More recently, however, this tendency has gradually given place to a more equilibrated attitude which envisions these works as an important source of information concerning the urban realities of this period. In line with this approach, the current article explores the connections between physiologies on one hand, and serious contemporary encyclopedias and dictionaries, on the other, by examining the nature of knowledge about the city and its dwellers that these genres present, as well as the manner in which they do that. The purpose of this article is to demonstrate that an actual knowledge transfer is taking place there, revealing of an important and consequential axis of circulation of the production and the diffusion of a pre-sociological knowledge about the urban space of 19th century France.

INDEX

Mots-clés : physiologies, encyclopédies, types parisiens, savoir pré-sociologique

Keywords : encyclopedias, Parisian types, pre-sociological knowledge

AUTEUR

GENIA KATZ

Université de Tel Aviv